

hectares de bois. Sa fille aime avec passion le cheval et la chasse. Que voulez-vous ! Elle a été élevée sans mère. Et pourtant, en dépit de ces goûts si étranges pour une si jeune et si jolie créature, Calixte Vauvilliers est un ange de bonté ! — Vous la verrez, elle est bien belle ! ajouta-t-il avec un soupir.

Ces derniers mots parurent lui coûter un effort, et il tomba subitement de la gaieté dans une sorte de mélancolie. Firmin entendant sonner le déjeuner gagna avec Jacques la partie de l'habitation occupée par M. Lourdois et Auberval, le secrétaire particulier du directeur. Les présentations furent courtes. Auberval était un garçon froid d'apparence, mais d'une probité rigide et d'une exactitude scrupuleuse. Neveu de Lourdois auquel il devait plus tard succéder quand l'heure du repos viendrait pour celui-ci, il s'instruisait le plus possible de la direction des affaires, et rendait en raison de son titre d'avocat de réels services à M. Vauvilliers.

Le déjeuner terminé, Jacques s'installa dans son nouvel appartement. Meublé avec un goût sobre et charmant, il réunissait au confort indispensable un luxe artistique qui ne pouvait manquer de séduire Jacques Chazelles. Tout en fredonnant, il vida ses malles, installa ses carions, dressa un cheval, rangea sa boîte à couleur et vers le milieu de la journée il se trouvait si complètement chez lui, qu'il s'assit devant son bureau et écrivit une longue lettre à sa mère. Cette lettre débordait d'un sentiment de joie. L'accueil de M. Vauvilliers, la sympathie qui l'attirait vers Firmin, l'ambition légitime de rendre assez de services pour mériter d'acquiescer une honorable situation, enfin l'espoir d'appeler bientôt près de lui sa mère et Coudrette, tous ces détails remplirent des pages d'une écriture serrée. Il mit l'adresse, porta la lourde lettre à ses lèvres, puis, consultant sa montre il vit qu'il lui restait à peine le temps de s'habiller. Jacques possédait à un haut point le sentiment de l'élégance. Sans tomber dans le ridicule de l'afféterie, il tenait au soin de sa chevelure comme à la coupe de ses vêtements. Au premier son de la cloche, il descendit et rejoignit Lourdois, Firmin et Auberval dans le salon qui occupait une partie du rez-de-chaussée.

Calixte l'avait rempli de meubles anciens, d'œuvre d'art, de tableaux de prix. Les corbeilles étaient remplies de fleurs en toute saison. Des livres, des journaux couvraient les guéridons et les étagères d'une bibliothèque. On respirait dans cette vaste pièce une atmosphère tout à fait à part. Chacun des invités de M. Vauvilliers pouvait à son gré se livrer à son occupation favorite. Un orgue et un piano se trouvaient à l'extrémité de cette vaste pièce, et des albums dessinés un peu partout paraissaient attirer la main des artistes.

M. Vauvilliers ne parut qu'au second appel de la cloche. Il était accompagné d'un homme d'environ trente ans, habillé suivant les derniers caprices de la mode, et ressemblant, par sa physionomie banale et le style apprêté de sa toilette, à une de ces figures coloriées qu'on trouve dans les journaux de mode.

Cependant il eût été imprudent de croire que les soins futiles donnés à sa personne l'empêchassent de songer aux affaires sérieuses. Nous sommes loin des temps où les affaires de banque et d'emprunt se traitaient par l'entremise de quelque juif crasseux ; aujourd'hui le coulisier cache son carnet dans sa poche, et porte un gendarme à sa boutonnière. Anatole Corseuil, à qui restait fort peu de chose de l'héritage paternel, avait résolu de jeter ses débris de fortune dans les affaires, afin de gagner assez d'argent pour continuer à mener un large train de vie. Un agent parisien lui avait signalé comme une excellente affaire l'acquisition du manoir de Beauchâtel distant de la fonderie d'environ une lieue. Il avait prié son notaire de prendre des renseignements auprès d'un de ses confrères de Perpignan. Puis, pensant qu'il serait peut-être possible d'arranger d'un seul coup son avenir, il entamait des négociations au sujet des mines de fer du mont Canigou, et comptait décider M. Vauvilliers à mettre des fonds dans cette entreprise. On demandait cinq cents mille francs de la mine. M. Vauvilliers fournirait les fonds, l'exploitation bien conduite rapporterait de gros bénéfices. Anatole passerait les étés à Beauchâtel et retournerait l'hiver à Paris.

Un dernier invité fit son entrée. C'était encore un voisin

de la fonderie. Adémar de Verfeuil habitait avec sa mère une maison égalant à peine le pauvre presbytère du bourg. On racontait sur leur misère des choses inouïes ; Mme de Verfeuil qui porte des cheveux blancs et garde le deuil de son mari, n'accepte aucune invitation. Son fils au contraire est assez répandu. Nature tendre, généreuse et bonne, il se trouve souvent humilié dans son orgueil par sa pauvreté refoulée les élan. Tandis qu'il voudrait tout sacrifier aux entraînements de sa jeunesse, Mme de Verfeuil lui montre sans cesse le but à poursuivre, une conquête à réaliser. Cette femme, née dans une haute situation de fortune, ruinée par suite d'un dévouement imprudent de son mari, porta durant toute sa jeunesse le poids de cette misère cachée. Elle ne se plaignait point. D'ailleurs, elle possédait trop le sentiment du devoir et de l'honneur pour regretter un sacrifice nécessaire, mais elle se jura que son fils relèverait sa maison, et conclurait un mariage assez magnifique pour lui rendre la situation perdue. Quand Adémar tenta de la convaincre qu'il était possible d'être heureux sans fortune, elle lui répondit qu'elle le considérerait comme un fils indigne de sa tendresse, s'il refusait d'entrer dans ses vues. Elle se traça très vite un plan et se promit que son fils épouserait Calixte Vauvilliers.

Sans se prêter entièrement à cette combinaison, Adémar, qui professait pour l'ancien capitaine de cavalerie une profonde estime, se rendit à ses invitations, chassa en hiver avec ses meutes, et se montra à l'égard de Calixte, sinon empressé, du moins respectueux et attentif.

M. Vauvilliers serra la main d'Adémar avec cordialité et lui demanda des nouvelles de sa mère.

— Je vous remercie, répondit Adémar d'une voix triste, elle reste en proie à un état de langueur qui m'alarme. La réclusion, dans laquelle elle s'obstine à vivre, menace de devenir funeste, et cependant je ne puis qu'admirer le culte qu'elle rend par son deuil à la mémoire de mon père.

M. Vauvilliers présenta Jacques à ses convives, et le jeune ingénieur se trouva tout de suite sympathisé avec M. de Verfeuil. La cloche du dîner tintait pour la seconde fois, quand la porte du hall s'ouvrit et Calixte parut.

Elle était vêtue d'une robe de sùrah rose pâle, recouverte de volants de dentelle. Un bouquet attaché tout près du col lui faisait ressortir la fraîche pâleur de son visage. Ses admirables cheveux blonds étaient réunis en une seule natte d'une longueur et d'une lourdeur invraisemblables. Cette coiffure eût peut-être paru prétentieuse pour toute autre femme, mais on comprenait si bien que jamais coiffeur ou camériste ne pourrait discipliner cette chevelure royale qu'on la trouvait toute naturelle.

— Ma fille, dit Vauvilliers en désignant l'ingénieur, M. Chazelles.

Calixte leva les yeux sur Jacques, et faillit pousser un cri de surprise, en reconnaissant celui qui l'avait sauvée. Un autre que Jacques eût sans doute songé à tirer parti de leur première rencontre, mais l'ingénieur, compris que dans la crainte d'alarmer son père, Calixte avait gardé le secret sur son imprudence. Il la salua donc comme s'il la voyait pour la première fois, et les paupières de la jeune fille s'abaissèrent pour le remercier. Un instant après on passa dans la salle à manger.

M. Vauvilliers était un hôte aimable, sachant mettre ses invités à leur aise et conduire une conversation de telle sorte que l'esprit de chacun y pût briller. On ne s'entretenait jamais d'affaires durant les repas ; le maître de la fonderie semblait alors oublier ses préoccupations pour se reposer au milieu de ses amis. L'entretien conservait toujours une allure sérieuse ; la présence de Calixte maintenait la gaieté dans une limite presque sérieuse. La jeune fille s'y mêlait sans prétention comme sans honte. L'éducation qu'elle devait à son père ne lui laissait ni mièvreries de caractère, ni coquetteries féminines. Sans nul doute elle se savait belle, mais elle ne paraissait point y songer, et mettait une sorte de fierté à ne jamais s'efforcer de plaire. Si jeune qu'elle fût, elle jugeait déjà sainement les hommes et les choses. Sa grande fortune loin de lui sembler un bonheur lui paraissait un supplice. Elle lui devait des craintes, des répulsions, des dédains, presque des haines.

Jacques, naturellement réservé, parla peu, et observa le plus